

# **Et je suis devenue le vent**

**ROMAN**

*Jeanne Yliss*

*Le Code de la propriété intellectuelle n'autorise que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective (article L.122-5) ; il autorise également les courtes citations effectuées dans un but d'exemple ou d'illustration. En revanche, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite (article L.122-4 du Code de la propriété intellectuelle). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.*

**Numéro de CopyrightDepot.com 00073018-1**

**ISBN 978-2-9567470-2-4**

**Téléchargez vos bonus sur [jeanneyliss.fr](http://jeanneyliss.fr)  
Suivez mon actualité sur  
Facebook et Instagram @jeanneyliss**

*« S'aimer soi-même est le début d'une histoire d'amour qui durera toute la vie ».*

*Oscar WILDE*



## *Joyeux anniversaire*

Nicolas et moi avons rendez-vous chez le notaire pour l'officialisation de notre divorce « par consentement mutuel ». Je ne suis pas consentante. Ni pour la tromperie, ni pour la trahison, ni pour la destruction de ma vie. Mais qui se soucie de mon cœur déchiré et de mes envies ? Nicolas qui nage dans le bonheur avec son nouvel amour ? Le juriste qui pense à ses émoluments ? Sophie, mon ex-meilleure amie, qui a pulvérisé mon couple et qui roucoule avec mon époux ? Oui, mon époux. Pour l'instant, il l'est encore. Depuis dix-huit ans et quatre mois.

Je patiente dans la salle d'attente, Nicolas arrive après moi. Je me lève quand il pénètre dans la pièce. Son parfum envahit tout l'espace. Il l'a changé. Il a remplacé les fragrances qui le liaient à moi. Je lui avais offert *Homme sauvage* pour notre premier Noël. Puis *Homme sauvage brut*, *Homme sauvage boisé* et toutes les déclinaisons de la version originelle. Exactement dix-neuf parfums. Il ne m'a pas laissé le temps de lui offrir un vingtième. Il s'approche et tend sa joue pour une bise amère. Je prends sur moi. Je le regarde et tente un ultime :

— Tu es sûr de ton choix ?

Il soupire, exaspéré.

— Marlène, on en a discuté plein de fois. C'est la meilleure décision.

Je plisse les yeux, réfléchis. C'est faux. Nous avons vaguement abordé le sujet à deux reprises pour être exacte. Chez moi « deux » n'égal pas « plein ». Et puis, c'est *sa* décision, celle qu'il m'a imposée. Ce n'est pas ce dont je rêvais pour mon avenir, le nôtre.

— Monsieur et madame Rivière ? C'est à vous.

La secrétaire nous invite à entrer dans le bureau du notaire d'un signe de la main, coupant court à notre conversation.

Seize minutes et dix-neuf paragraphes plus tard, nous ressortons de l'immeuble. Notre histoire est balancée à la poubelle avec une rapidité déconcertante.

— Bon ben, salut, conclut Nicolas alors que nous sommes dans la rue.

Je ne réponds pas, je suis incapable d'articuler le moindre mot. J'ai perdu ma famille, l'homme que je croyais être celui de ma vie, ma meilleure amie et les 106 m<sup>2</sup> du pavillon familial dans un lotissement de Montgiscard, en périphérie toulousaine.

Ainsi que mes projets, mes espoirs, mes rêves, mon futur.

Je regarde Nicolas s'éloigner. Il sifflote, les mains dans les poches puis patiente sur le trottoir. Une voiture s'arrête, je reconnais Sophie. Il monte à bord et ils partent, sans me prêter attention. Je suis redevenue madame Marlène Pujol.

\*\*\*

*Deux ans plus tôt...*

Occupée avec le confit de canard, les saucisses et les haricots cocos, je n'entends pas Nicolas pénétrer dans la cuisine. Je prépare un cassoulet pour fêter nos seize ans de mariage. Ce plat n'est pas très glamour, il entraîne quelques « désagréments » digestifs, mais c'est son préféré.

Je me retourne ; mon mari se tient devant moi, l'air embarrassé. Il murmure :

— Je te quitte.

Et il tourne les talons. Il s'empare d'un sac qu'il a déposé dans le couloir. Je ne comprends pas tout de suite le sens de ses mots. Mais quand j'entends la porte d'entrée claquer et le moteur de la voiture rugir dans le jardinet, mon esprit percute la cruelle réalité. Il part ? Il est parti ?

Je lâche le couteau et le lard que je m'apprêtais à détailler. Je quitte en trombe la maison et cours derrière son SUV qui s'éloigne dans les couleurs de l'automne. J'appelle :

— Nicolas !

Puis je hurle « Nicolaaaaaas ! » à tel point que ma voisine sort de chez elle.

— Marlène ? Quelque chose ne va pas ?

Je la fixe, hagarde, incapable de répondre. Elle pousse le portillon qui nous sépare et me rejoint dans la ruelle de notre lotissement. Elle me secoue légèrement le bras.

— Marlène ? Qu'est-ce qu'il se passe ?

Ma gorge est nouée, plus aucun son ne franchit ma bouche. Je retiens mes larmes, je ne souhaite pas afficher mon désarroi. Le quartier sera bien assez vite au courant de la catastrophe. Et puis, peut-être ai-je mal compris ? Peut-être Nicolas est-il allé acheter le pain ou même une pâtisserie pour notre déjeuner romantique ? Je suis en manches courtes et l'autan<sup>1</sup> agite les feuilles jaunâtres qui, une à une, échouent sur le sol. Il balaie la rue de sa force vive, emportant les feuillages morts dans une valse poussiéreuse. Je frissonne, j'enserme mes bras de mes mains grasses. Mon nez me démange, mes yeux brûlent, des larmes perlent.

— Tu pleures ?

Un éternuement vient me sauver.

— Ce n'est rien, juste des allergies.

Je retourne chez moi sans demander mon reste ni saluer ma voisine. Seules comptent la douleur et la honte qui lacèrent mon cœur.

Abattue, je m'assois sur une chaise, dans la chaleur de la cuisine qui embaume le fumet de canard confit. La cocotte-minute siffle. La vapeur qui s'échappe dans un chuintement caractéristique m'hypnotise. *Les haricots seront trop cuits* est la pensée qui traverse mon esprit. Je finis par me lever, baisse le gaz et embrasse la pièce du regard. Sur un coin du plan de travail, des chandelles attendent que je ravive leur flamme. Et notre flamme à nous ? Où a-t-elle disparu ? Je tente de téléphoner à mon mari, il ne répond pas. Heureusement, notre fils Mathis n'assiste pas à la catastrophe. Il passe le week-end chez son meilleur ami de lycée parce qu'ils disputent un match de basket en Aveyron.

J'appelle ma confidente, Sophie. Elle saura me conseiller et me reconforter. La sonnerie résonne dans le vide, j'échoue sur sa boîte vocale. Je ne laisse pas de message. Aussitôt, je tente à nouveau ma chance. Sans plus de succès.

— Sophie, c'est moi. Rappelle-moi vite, c'est urgent.

---

<sup>1</sup> Autan : vent de la région toulousaine, sec et chaud

Je raccroche et observe l'étalage de nourriture. J'hésite un instant puis me remets aux fourneaux. Nicolas peut revenir. Il va peut-être passer la porte dans quelques minutes, un bouquet de fleurs à la main pour me souhaiter un bon anniversaire de mariage. L'espoir m'insuffle un regain d'énergie.

Les heures tournent, je reste sans nouvelles alors que la nuit est tombée sur la fin d'après-midi. Sophie ne répond pas non plus. Je décide de contacter Gilbert, son époux.

- Gilbert ? C'est Marlène, je ne te dérange pas ?
- D'après toi ? lâche-t-il d'une voix blanche.
- Quelque chose ne va pas ?
- Tu te fous de moi ? beugle-t-il.
- Mais qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi tu me parles comme ça ?
- Tu vas me faire croire que t'es pas au courant ? Sophie m'a quitté.

Un uppercut explose mes boyaux. Une hypothèse se forge dans mon esprit. Je la rejette.

- Mais quand ? Que s'est-il passé ?
- Ce matin.

Gilbert ne s'épanche pas en explications. Je rebondis sur ses derniers mots, je veux en avoir le cœur net.

- Pourquoi est-elle partie ?
- Parce que tu le sais pas ? ricane-t-il.
- Non, je ne sais rien. Je ne comprends rien à ce qu'il se passe.

Ma voix monte dans les octaves. Elle trahit l'angoisse sourde qui point en moi depuis le début de cette conversation.

- Ton connard de mari ! Elle est partie avec lui.

Je lâche mon téléphone qui échoue au sol. La vitre se brise. Gilbert continue à hurler dans le combiné.

— Je vais lui défoncer sa gueule à ce branquignole. J'ai toujours su qu'il louchait sur ma femme. Et toi, t'as rien vu ! T'es encore plus cruche que t'en as l'air.

Il raccroche. La tonalité du « bip » envahit le silence, puis finit par se taire elle aussi. Je fréquente Sophie depuis des années, nous nous sommes connues au travail. On privilégie les sorties entre filles, car je n'apprécie guère son mari. Je constate que la réciproque s'applique. En revanche, je découvre avec ahurissement que nos époux respectifs, eux, s'apprécient. De très près même. De beaucoup, beaucoup trop près. Depuis quand cette mascarade dure-t-elle ?

Je jette le cassoulet à la poubelle, puis je me rue dans mon lit avec quatre paquets de mouchoirs en papier et un demi-milliard de questions. Je repense à nos dix-neuf ans d'amour. Nous nous sommes dit « oui » il y a seize ans à la mi-octobre qui correspondait à la date de notre rencontre, trois ans auparavant. Se marier en plein automne était un choix rare. Ce geste romantique symbolisait toute la force de notre histoire. Foutaises !

Le lendemain, je récupère Mathis chez son ami, je suis toujours sans nouvelles de son père. J'explique à notre fils qu'il est parti en déplacement professionnel. Ce dimanche soir s'écoule, austère, à l'image des pluies qui s'abattent sur la région. Je n'ai qu'une hâte, être lundi matin pour obtenir des éclaircissements auprès de Sophie. Mais elle ne se présente pas. Ni le mardi. Ni les jours suivants. Elle a démissionné et travaille dans un autre supermarché du secteur. La

garce, elle avait tout anticipé ! Et dire que la veille de s'enfuir avec mon époux, elle me parlait comme si de rien n'était. Par la suite, elle ne répond pas à mes tentatives d'appels ni aux courriers que je lui envoie. Quand je vais chez eux déposer Mathis, elle n'est jamais là. Elle me fuit comme la peste. Et je n'ai pas le cran de faire un scandale sur son nouveau lieu de travail.

Quant à Nicolas, il ne réintègre pas le foyer familial malgré mes supplications. Il ne m'aime plus, il a trouvé avec Sophie le piquant qui manquait à sa vie. Je crois qu'il s'agit surtout de l'excitation de la nouveauté. Nous savons tous que la routine finit toujours par s'installer avec son corollaire, l'ennui. Pas lui, visiblement. Mais la routine possède aussi ses charmes rassurants, ses repères, le douillet de son cocon. Qu'il ne voyait plus. Notre stable routine, je l'aimais autant que j'aimais mon mari, avec simplicité. Par conséquent, s'en suit une séparation douloureuse — pour moi ; lui s'ébroue dans la niaise béatitude — qui aboutit à une procédure de divorce. Nos rapports restent distendus et se limitent au strict minimum au sujet de l'éducation de notre fils.

Nicolas m'a quittée comme il m'a aimée, sur la pointe des pieds. Néanmoins, il paraît que je dois me réjouir, car j'ai gagné autre chose : ma liberté de célibataire ! Alors, savourons cette maigre récompense. À un détail près. La solitude m'insupporte.

Depuis plus de deux ans, je suis devenue maîtresse de mon destin. Mais je ne sais que faire de mon destin. Je me retrouve complètement déboussolée, moi qui étais habituée à me laisser porter par les décisions de mon mari. Je ne sais pas comment occuper mon temps, j'ai peur de partir en week-end, en vacances. J'ai peur de me perdre, de ne pas prendre le bon chemin, de réserver le mauvais camping. Je ne sais s'il vaut mieux choisir un appartement chauffé à l'électrique ou au gaz. S'il est préférable d'acheter une Clio ou une 206. Le doute entrave chaque décision. Depuis plus de deux ans, ma vie s'apparente à un vaste désert dépeuplé et caillouteux.

## *La solitude du dimanche*

Je pousse la porte sans bruit et observe ma grand-mère. Fidèle au poste, elle est recroquevillée sur son fauteuil devant la fenêtre de sa chambre qui donne sur un jardinet. Son châle cache des vêtements devenus trop amples. Je songe qu'il me faudra en parler avec ma mère. Peut-être y aurait-il dans les armoires, chez mamie, des tenues plus appropriées.

Elle contemple les arbres ou court après ses souvenirs. Comment savoir ?

— Mamie ?

Elle tourne la tête, l'air absent, puis fixe à nouveau l'extérieur. Je devine que ce sera un jour sans. Je garde mon sourire, qu'importe. Moi je sais tout ce qu'elle m'a apporté, je n'ai rien oublié. Alors je vais me rappeler pour deux, lui raconter encore et encore qui elle est, ce qu'elle aime, ce qu'elle déteste, ce qui la chagrine ou la fait rire.

— Je t'ai acheté du poumpet<sup>2</sup>.

Je dépose le sachet kraft sur la petite table. Son regard s'assombrit puis finit par s'illuminer. Sa pâtisserie préférée semble arrimée à sa mémoire. Je m'approche d'elle, m'accroupis pour me mettre à sa hauteur et saisis ses mains décharnées et déformées par l'arthrose. Des mains qui pourraient en effrayer plus d'un, mais qui me rassurent. Des mains qui m'ont consolée, cajolée, encouragée. Qui ont cuisiné de bons petits plats pour régaler mon estomac gourmand. Des mains qui m'ont soutenue dans tout ce que je vivais, autant qu'elles en ont eu la force et la capacité. Des mains dont la douceur a pesé peu face au travail de sape de mon père.

Je porte une de ses mains sur ma joue. Je ferme les yeux et je la guide pour me caresser. Comme elle le faisait autrefois, quand elle savait encore les manipuler sans aide, les mouvoir avec dextérité. Elles ont vécu, le temps les a asséchées. Pourtant, je ne ressens que leur tendre délicatesse. Leur aridité ne me heurte pas. Accroupie devant ses genoux, je lui raconte ma journée d'avant-hier : Nicolas, le notaire, la validation du divorce, ma peine. Elle m'écoute sans réagir. Je serre les paupières. J'aimerais qu'elle me rassure de ses douces paroles, celles d'antan.

— Marlène ?

— Oui mamie, c'est moi.

Une lueur de vivacité traverse son regard. J'empoigne cet éclair de lucidité au vol.

— Je t'ai amené du poumpet. On goûte ?

Je me relève et ouvre le sachet kraft qui abrite le trésor de ma grand-mère. Je coupe des parts que je dépose dans des assiettes en carton. J'ai tout prévu, comme d'habitude.

— Ils ont été méchants avec moi à l'école, me dit-elle, l'air chagrin.

Je range ma morosité au placard et ramène mon attention vers elle.

— Qui t'a embêtée ?

— Germain et Ferdinand.

— Ces deux jobastres<sup>3</sup> méritent d'être punis. Tu veux que j'en parle à ta maîtresse ?

— Oui, affirme-t-elle rassurée.

---

2 Poumpet : spécialité incontournable de la région Midi-Pyrénées à base de pâte feuilletée au citron

<sup>3</sup> Jobastre : fou. Expression toulousaine comme la plupart des notes de bas de page du présent roman

— C'est réglé mamie, ne t'inquiète pas, j'irai la voir dès que je sors. Mangeons !

J'ai lutté, pendant longtemps, pour la ramener au moment présent, pour lui expliquer qu'elle n'allait plus à l'école, qu'elle n'était plus une enfant pour lui donner la conscience de sa vie actuelle. En vain. Parfois elle est là, parfois pas. C'est fugace, éphémère, ça va, ça vient. Alors je m'adapte et je rafle chaque épisode de sagacité comme le plus beau des cadeaux. Parce que je ne sais pas s'il se reproduira. J'ai cessé de pester contre la maladie, le sort qui s'acharne, l'injustice. J'ai capitulé. Chaque jour, des bouts de son cerveau se font grignoter, emportant un peu d'elle et de nous au passage.

Ma grand-mère suce avec un plaisir non dissimulé ses doigts qui pèguent<sup>4</sup> en raison du mélange huile – sucre. Des miettes restent accrochées à son menton. Je les essuie d'un revers de manche puis je frotte sa bouche et ses joues avec sa serviette. Je suis l'adulte, elle est l'enfant. Nous discutons au gré de ses errances et de ses silences. C'est mon rituel du dimanche. Lui rendre visite dans l'EHPAD où elle réside depuis quatre ans. Je me suis résignée même si mon cœur saigne encore parfois de la voir ici. Elle ne pouvait plus vivre seule. Et ma mère n'arrivait plus à gérer le quotidien de sa propre mère devenue dépendante.

La nuit tombe sur la brume hivernale. Je regarde ma montre. Il est presque dix-huit heures, les visiteurs vont être renvoyés chez eux. J'ai toujours cette angoisse : et si c'était la dernière fois ? J'enfile ma doudoune, mon écharpe et je l'embrasse. Occupée à jouer avec ses poupées, elle me repousse. Ça, c'est difficile. Vraiment très difficiles ces accès d'agressivité. Même s'ils sont rares, ils n'en demeurent pas moins douloureux. C'est aussi l'excuse que donne ma mère pour venir visiter mamie le moins possible. Bref...

Je jette un dernier regard à la pièce, à mamie. Je lui envoie un baiser silencieux qui atterrit dans le vide. Elle est dans son monde enfantin, en compagnie de ses Barbie, loin du mien, de nous.

Les lampadaires éclairent les rues désertes de Villefranche-de-Lauragais. Le froid, le vent et la brume ont chassé les habitants. Ils se tiennent au chaud, dans leurs douillets intérieurs. J'allume le poste et enclenche *À la folie* de Juliette Armanet. Je monte le volume au maximum et chante à tue-tête cette chanson qui me fait vibrer. Elle m'accompagne tout le chemin. Je bouge mes épaules, gigote mon popotin sur mon siège. C'est plus fort que moi. J'ai la danse dans la peau. Contrairement au chant. J'évite de bêler en présence d'autrui, je risquerais d'être accusée de trouble à l'ordre public ! Moi-même je me casse les oreilles, mais j'adore chanter. Tant pis si ça ressemble plus à des cacardements qu'à un mélodieux gazouillis. J'arrive devant mon garage lorsque les dernières notes s'égrènent.

Je pousse la porte de ma bulle, heureuse de rejoindre mon nid.

— Franciiiiiiiiiiiis !

Pas de réponse, aussi je réitère, tout en me débarrassant de mes bottes dans l'entrée.

— Franciiiiiiiiiiiiiiiiiiiiis.

Je le trouve qui se prélassait sur le canapé. Il ouvre un œil à grand-peine. Il s'étire, bâille et se rendort. Cette boule de poils ne sert pas à grand-chose, mais elle me fait du bien. Je le caresse,

---

<sup>4</sup> Péguer : coller

il ronronne de plaisir. Ce chat, c'est mon antidote contre la solitude. Il est entré dans ma vie il y a un peu plus d'un an, quand mon fils est parti pour poursuivre ses études supérieures.

Mathis loge dans une vaste maison de maître qu'il partage avec une dizaine d'étudiants et jeunes travailleurs, en plein centre de Toulouse. Il s'y est senti bien dès notre visite. Son visage s'est illuminé d'un grand sourire suppliant qui signifiait « S'il te plaît maman, dis oui » à la fin de la visite. Alors j'ai dit oui. J'ai signé le bail et je me déleste, chaque mois, de quatre cent quatre-vingt-dix-huit euros et seize centimes qui pèsent lourd dans mon budget. Nicolas, lui, assure le financement des études, de l'alimentation et autres dépenses courantes.

Quand Mathis logeait avec moi, je dormais sur le canapé la semaine où il était présent. J'avais anticipé que j'allais me retrouver seule lorsqu'il s'envolerait. Je ne voulais pas déménager une seconde fois. J'avais prévu sur le plan logistique. Pas sur le plan émotionnel. D'où l'adoption du petit félin qui occupe beaucoup de place... Même si dans le Grand Nord de mon cœur un rêve secret est tapi. Car Francis ne suffit pas à combler le vide laissé par l'absence de ceux qui me remplissaient.

Plus les jours passent et plus j'appréhende de me heurter au silence qui m'accueille une fois la porte franchie. Un dimanche à la météo maussade comme aujourd'hui ne fait qu'amplifier ce sentiment de délaissement. J'aspire à retrouver les marques d'un « chez nous » : une deuxième brosse à dents dans le verre de la salle de bain, une paire de chaussettes sales égarée au milieu du salon, un doux baiser avec une haleine de poney au réveil, m'ennuyer à deux devant la télé. Tous ces petits rien qui remplissent l'espace et abreuvent le cœur. Pour nourrir mes fantasmes, je regarde des photos d'hommes sur internet. Beaux et sexy de préférence. J'extrapole, j'élabore tout un tas de « et si » dans ma tête et je m'endors dessus. J'imagine leurs baisers, leurs caresses, leurs mots doux. Et plus le temps s'étire, plus je m'invente une histoire passionnelle, fouguese. Une relation charnelle et vibrante. Je fais des rêves érotiques très souvent depuis quelques semaines ! Mais le réveil glacial dans un lit vide me ramène abruptement à ma réalité.

\*\*\*

Je décale Francis qui occupe la moitié du canapé malgré ses trente-cinq centimètres de long. Il dormait sur le dos, les pattes en l'air. Je ne comprends pas sa conception du repos. Je me vautre sous la couverture polaire de Némó, vestige de l'enfance de Mathis, et j'enclenche la télécommande. Je dîne d'un plateau-repas composé d'une soupe et d'un paquet de chips. Je m'immerge dans *Coup de foudre à Notting Hill* avec mon habituelle délectation. Ce que j'aime les comédies romantiques ! J'ai conscience que ce n'est pas la réalité, qu'on ne nous montre pas l'après, celui où l'on se découvre imparfaits. Mais ça fait du bien de rêver, d'être embarquée dans un autre univers. C'est comme regarder des cartes postales de sable chaud et de cocotiers quand l'hiver s'installe. Ça réchauffe, ça fait voyager, sans bouger de chez soi, ni perdre ses repères.

Je gobe la soupe puis immerge ma main dans les lamelles grassieuses de pommes de terre, absorbée par les péripéties des acteurs. À la quatrième bouchée, je culpabilise. Je sais que je ne dois pas, mais c'est plus fort que moi. Je saisis ma cuisse qui dépasse de ma culotte gainante,

spéciale ventre plat, en coton (avec un liseré en dentelle tout de même). Je fais rouler ma cellulite entre mes doigts. *Grosse vache*, m'insulte ma petite voix. *Comment espères-tu qu'un des hommes que tu mates sur ton ordi s'intéresse à toi ?*

Je regarde les amas de graisse et les creux qui se sont matérialisés sous mes doigts. *Grosse vache*. Je ne peux pas nier. Le charme est rompu, Julia Roberts et Hugh Grant ne me font plus rêver... Je baisse le son, saisis mon téléphone et compose le numéro de Karine. La chaleur de sa voix ne pourra que me réconforter.

— Hey Marly ! Quoi de neuf ?

— Bof. Divorce officialisé.

— Dououreux ?

— Assez, oui. Ce coup-ci, plus de retour en arrière possible. Et puis, j'ai aperçu Sophie. Elle l'attendait à la sortie.

— Tu ne l'avais jamais croisée depuis ?

— Non.

Je reprends après un silence.

— À part ça, toi et moi, on porte à nouveau le même nom de famille.

— Alors, sois la re-bienvenue chez les Pujol grande sœur !

— Tu parles ! Si on formait un clan, ça se saurait.

Les chips me fixent sans vergogne. Les fourbes ! Je pense à ma cellulite. Je résiste.

— Pas faux. Tu as vu maman ces derniers jours ?

— Qui ça ? ironisé-je.

Karine part d'un rire clair.

— Brigitte, notre génitrice !

— Bien sûr que non. Pourquoi la verrais-je ?

— Je ne sais pas. Parce que vous êtes géographiquement proches. Parce que tu en aurais envie.

Je marque un temps d'arrêt. En ai-je envie ? Oui. En toute sincérité, oui, j'aimerais. Mais pas comme elle l'envisage. J'aimerais de vrais échanges mère/fille, de l'écoute, du soutien. Une relation que je juge normale et adaptée, comme ça se pratique dans la plupart des familles. Je verbalise tout haut mon acrimonie à son égard :

— Elle ne vient même pas voir mamie.

— Je sais. Moi non plus d'ailleurs.

— Ça n'a rien à voir ! Tu habites au fin fond de l'Espagne. Maman est tout à côté.

Je réalise que je reproduis ce que je lui reproche. Elle ne rend pas visite à sa mère qui réside tout près. Comme je le fais avec elle.

— Elle doit avoir ses raisons, mais j'avoue que ça me dépasse. À propos, comment se porte mamie ? s'inquiète ma sœur.

J'établis un bulletin de santé du jour. État à peu près stationnaire. Nous discutons à bâtons rompus avant de raccrocher. Entendre sa voix claire et enjouée m'a requinquée. Je range le paquet de chips sans le terminer. J'éteins la télévision. De toute façon, je connais le film par cœur. Et même si ce n'était pas le cas, je me douterais d'avance de la fin. Ils s'aimeront et vivront une belle histoire sans qu'aucune Sophie ne vienne gâcher leur plaisir.

## *Ainsi va ma vie*

Depuis mon divorce, j'habite un modeste appartement, fonctionnel et agréable. Il donne sur la place centrale de la ville. Le vendredi matin, un marché anime le quartier, j'y vais parfois avant de partir au travail. Il est propre, bien situé, dans mon budget et je l'ai aménagé du mieux que je pouvais. J'ai récupéré une partie du mobilier de notre ancienne maison lorsque nous l'avons vendue.

Rectificatif : officiellement, nous avons partagé les biens comme prévu par la loi. Officieusement, j'ai hérité des restes qui ne comblaient pas Sophie. La plupart des meubles avaient été choisis par Nicolas. Du kit en mélaminé, bon marché. Difficile à monter, mais si facile à démonter et à transporter. Allez hop ! Marlène et les meubles, au rebut d'un coup de camionnette. Au début, c'était pénible de vivre parmi ce mobilier qui me ramenait à mon ancienne histoire dans ce nouveau chez moi. Il m'a fallu me les réapproprier. Peu à peu, j'ai pris mes marques dans ce nid. J'y ai trouvé quelques repères. J'avais besoin de m'éloigner du domicile commun, tout en évoluant sur des terres connues.

Comment notre couple a-t-il pu dérapé à ce point ? J'étais tellement sûre que les tromperies, les montagnes russes, les trahisons ce n'était pas nous ! Nicolas et moi formions un tout, une famille. Nous étions raisonnablement assortis : nous vivions une histoire pragmatique, efficace. Il tondait la pelouse, je cuisinais. Il vidangeait le SUV, j'astiquais la maison. Notre duo fonctionnait. Du moins<sup>5</sup>, c'est ce que je pensais. Moi qui croyais deviner tout ce qu'il chuchotait dans sa tête, je suis tombée de haut. Je n'avais relevé aucun signe avant-coureur. J'imaginai que tout allait bien, que notre relation lui convenait et que lui aussi aurait pu consacrer toute sa vie à notre couple raisonnable.

Mais le résultat est là, Nicolas est parti. Et j'ai eu peine à reconnaître son comportement lors du partage. Il aurait presque bataillé pour couper une petite cuillère en deux afin d'obtenir un décompte parfait. Lamentable. Même moi qui suis à cheval sur les chiffres, je n'ai pas eu d'idées aussi saugrenues. J'ai capitulé, je ne souhaitais pas entrer en conflit. Je me suis demandé à quel point Sophie pouvait l'influencer. Avait-elle changé à ce point ou n'avais-je jamais remarqué sa face sombre ? Je l'ai toujours trouvée tellement tout « plus » que moi : plus belle, plus intelligente, plus cultivée, plus sportive, plus mince. Je peux comprendre qu'un homme la préfère à moi. Sauf Nicolas. Pas mon mari et père de mon fils. Pourtant, c'est bien ce qui s'est produit. Ainsi, me voilà de retour dans le bourg de mon enfance.

J'habite à quatre minutes en voiture du supermarché où j'exerce comme comptable. Quand il n'y a pas de vent ou de pluie, je choisis l'option vélo pour aller travailler. Je dois alors partir un peu plus tôt. Très précisément vingt-sept minutes, car j'apprécie un passage par les sanitaires pour me rafraîchir avant de me loger derrière mon bureau. À deux roues, j'adore la brise dans mes cheveux, le bruit de roulis du pédalier. Toutefois, ce matin, le vent hurle comme un fou, des nuages bas et gris brouillent le ciel. Je prends ma C2 pour me rendre au boulot.

---

<sup>5</sup> Prononcez le « S », c'est ainsi que l'on s'exprime dans le sud-ouest « moinSSSS »

Je m'installe à mon poste et plonge aussitôt dans les dossiers. Mes deux collègues arrivent après moi. Je lève la tête, les salue et me remets au travail. Les deux bavardes quant à elles se racontent leur week-end tout en dégustant un café.

— Sérieusement ? Il t'a répondu ça ! Quel gros dégueulasse ! Il s'est pas vu avec sa tronche de raie en phase terminale ?

— Erreur ma bichette ! C'est pas une tronche de raie en phase terminale. C'est une face de cul mal épilée.

Pour preuve, Zoé sort son portable et affiche des photos. Les critiques vont bon train sur la pilosité de ladite « face de cul ». Elles explosent de rire. *Gnagnagnagnagna*, commente ma tête, alors que je les singe dans leur dos. Punaise, qu'elles m'agacent à se croire au salon de thé ! Le téléphone professionnel d'Adèle sonne. Elle grimace, regarde la pendule.

— Je crois qu'il faut bosser, dit-elle désappointée.

Elle décroche et chacune gagne son poste. *Pas trop tôt !* Zoé extrait une lime à ongles de son sac et entreprend une manucure pendant le démarrage de son PC. Durant la matinée, elles interrompent régulièrement leur tâche pour échanger à propos de tout et de n'importe quoi. Parfois, je me surprends à les envier. Depuis la trahison de Sophie, je suis sur la réserve pour abandonner mon amitié. Finalement, je me demande si mon agacement face à leur désinvolture n'est pas lié à une forme de jalousie. J'envie leur relation simple et sincère, leurs éclats de rire, leur enjouement. Si je suis honnête, avant ma rupture amicale, je focalisais moins sur les travers de mes collègues. Aujourd'hui, je les supporte de moins en moins. *Bah ouais, tu deviens aigrie. Comme ta mère, pauvre tache !* Pitié, sortez cette voix de mon crâne ! De quel droit se permet-elle de balancer ce genre de vacheries ? Moi, comme ma mère ? À d'autres !

Je baisse la tête vers mes dossiers pour ne pas me laisser distraire par leurs plaisanteries et autres conversations salaces. Je fais au mieux pour rester concentrée sur mon écran d'ordinateur, lunettes vissées sur le nez. Les nombres défilent, je compte, je calcule, je contrôle les factures, je les règle. Je sais que beaucoup de gens trouvent les chiffres austères. Personnellement, je leur reconnais un côté rassurant, rationnel, palpable même. Bon, pas au point d'en faire ma vie. J'avais d'autres projets. Mon père s'y est opposé. J'ai tout enterré et j'ai poursuivi le chemin crayonné pour moi. Ainsi, les chiffres sont devenus mon gagne-pain.

Ma matinée se déroule comme d'habitude, sans évènement majeur. Jusqu'à ce que Leroy fasse son apparition un peu avant la pause déjeuner :

— Tenez, je vous confie le dossier *Actalait*. Il faudrait le traiter dans la journée. Je sais que je peux compter sur vous, ajoute mon supérieur avec un clin d'œil avant de disparaître.

Bien sûr, je n'ai pas eu le temps de protester. Zoé glousse puis elle jette un regard entendu à Adèle, sourires complices. Les heures supplémentaires, c'est encore pour ma pomme. Sous prétexte que je suis la plus ancienne et la plus compétente. Tu parles ! C'est surtout que les deux pimbêches s'offusqueraient si on le leur demandait. Résultat, je sens que je ne vais pas avoir le temps de dîner avant mon cours de salsa. Je peste dans ma tête pendant dix bonnes minutes contre moi-même et contre Leroy avant de me remettre à la tâche. Depuis vingt ans que j'exerce ici, je m'applique à satisfaire mes supérieurs. J'en ai vu défiler un paquet. Eux passent, moi je reste. Stable.

Je continue de me rendre dans ce même bureau depuis tant d'années parce que c'est rassurant. J'en connais le fonctionnement, les moindres méandres. Avant, il y avait Sophie. Je

la retrouvais pendant les pauses et je déjeunais avec elle. Lorsque j'habitais Montgiscard, je mangeais sur place. On riait, on blaguait, on faisait des projets pour la journée du dimanche. Notre amitié s'était instaurée peu à peu, au fil du temps. J'appréciais sa personnalité enjouée, directe. Elle exerçait comme manutentionnaire, elle mettait en rayon le frais et les surgelés. Un métier éprouvant. Elle avait des engelures malgré les gants de protection qu'elle utilisait. Pourtant, s'astreindre à cette tâche pénible sonnait telle une revanche pour elle. Depuis qu'elle est partie, je ne me suis attachée à personne d'autre. Je fais avec ma difficulté à renouer des liens avec qui que ce soit. Je fais avec beaucoup de choses.

*Je fais avec* est sans doute la considération la plus fréquente de mon quotidien. Je fais avec l'Alzheimer de ma grand-mère, la froideur de ma mère, l'absence de Nicolas, l'agenda trop chargé de mon fils qui n'a pas le temps de me rendre visite, mes collègues glandeuses, mon travail alimentaire, le manque d'amour et d'amitié. Je fais avec le vide et la fadeur qui m'entourent. Qui peut se vanter de ne pas faire avec ? Quand je regarde autour de moi, j'ai l'impression que c'est le lot de chacun. Heureusement, j'ai un remède depuis la rentrée de septembre : la danse !

Ce soir-là, je rejoins mon cours de salsa sans avoir dîné, comme je l'avais supposé. J'y retrouve mes partenaires habituels. Nous échangeons un peu avant les cours, l'ambiance est joviale et détendue. J'ai toujours hâte d'y venir. Danser, ça me fait vibrer ! Je suis pleinement moi quand je danse. J'oublie tout, je respire à pleins poumons, je m'enivre de la musique, des mouvements. J'occulte tout ce qui n'est pas lié à ce loisir. C'est bien plus qu'un loisir d'ailleurs, c'est une forme de raison de vivre. Pendant tout le cours, je suis comme une autre moi, libre, passionnée. Une Marlène fouguese, débridée, légère, prend possession de mon corps et de mon esprit. Même ma petite voix la met en veilleuse et ne trouve rien à critiquer quand je me défoule de la sorte. Ou peut-être que je ne lui accorde pas d'importance. C'est comme si les chaînes qui m'endiguent dans mon quotidien se rompaient dès que je passe la porte du studio de danse.

Je retrouve l'enfant que j'étais, transportée, avec des paillettes dans les yeux, des rêves plein la tête. Que serais-je devenue si j'avais poursuivi mes ambitions plutôt que de rentrer dans le moule imposé du raisonnable ? C'est la question que je me pose parfois quand je ressors de ces cours, le sourire jusqu'aux sourcils, le corps fourbu et vivant. Sans doute aurais-je mis de la passion, de la magie et des paillettes dans toutes les sphères de ma vie. Comme Karine. Je me demande comment nous pouvons avoir des destins si différents alors que nous sommes issues de la même fratrie.

Ce qui m'anime quand je danse est si puissant que j'ai du mal à le décrire. C'est un plaisir retrouvé quasi salvateur. La lumière de ma vie actuelle, une bouffée d'oxygène chaque lundi et chaque jeudi. Je ne sais pas comment j'ai fait pour m'en passer. J'ai découvert les danses latines et les danses de salon cette année. J'en avais envie depuis longtemps. J'avais suggéré à Nicolas de nous inscrire ensemble, afin de partager un divertissement en couple. Il avait refusé. J'ai respecté son choix. Je comprends que tout le monde n'adhère pas à mon goût pour cette activité. À la réflexion, il n'adhérait pas davantage à mes autres propositions de loisirs communs.

Après mon divorce j'ai repensé à mon désir de découvrir les danses latines et aux joies que me procurait la danse en général. Mathis est parti vivre à Toulouse, j'ai sauté le pas afin d'avoir

une activité et un minimum de vie sociale. Je ne regrette pas ! Même si j'ai une préférence pour la salsa, la bachata, le merengue plutôt que pour le tango et le paso doble du jeudi. J'apprécie leur piquant. Elles paraissent simples de prime abord. Cependant, elles nécessitent de jouer avec son corps, d'extérioriser une certaine sensualité. Je sais que mes rondeurs, ma démarche chaloupée renvoient une image de femme sensuelle qui colle bien avec les danses latines. J'apprends à en jouer. Je travaille mon déhanché, j'affirme ma féminité, je m'emploie à me désinhiber. Je savoure aussi le dynamisme imposé par le rythme battant qui permet de se défouler. Le seul point noir : la sueur des partenaires qui parfois se plaquent contre ma poitrine un brin proéminente. Je suis — un peu trop — voluptueuse de — un peu trop — partout. Cependant, ce que je gagne en plaisir intense vaut bien de supporter leurs dégoulinages ragoûtants.

\*\*\*

Samedi matin, je profite d'un rayon de soleil pour pédaler le long du canal du Midi. Avec Sophie, nous faisons parfois du vélo le dimanche. J'ai perdu l'amie, j'ai gardé l'habitude. A-t-elle réussi à convertir Nicolas là où j'ai échoué ?

D'autres fois, nous allions faire du shopping toutes les deux. Les séances d'essayage s'apparentaient à un petit moment de torture quand il fallait ouvrir le rideau de la cabine et s'admirer dans le miroir. Sophie est svelte, de taille moyenne. Je suis aussi de taille moyenne. Toutefois, nous n'avons pas tout à fait la même silhouette puisque la nature s'est montrée plus généreuse avec moi. Ma consommation immodérée de chips n'est pas sans conséquence sur ma morphologie et mon goût pour la bonne chère non plus.

Je rejoins Gardouch par la départementale pour atteindre la piste cyclable. Quelques péniches aux guirlandes colorées sont amarrées à la berge de l'écluse. Je me rends à Port-Lauragais, un parcours facile et agréable que je maîtrise. Je n'aime pas trop m'aventurer dans des coins inconnus. Je croise familles, sportifs, à pied, à vélo, à trottinette. Un avant-goût de printemps que j'apprécie à sa juste valeur.

De retour à la maison, je tente d'appeler Mathis. Injoignable depuis le week-end dernier. Je me retiens de le harceler, mais un petit coup de fil pour sa vieille mère une fois par semaine ne me paraît pas trop exigeant, si ? Sans réponse, je n'ai d'autre choix que de faire la conversation à Francis.

— Alors mon grand, qu'est-ce qu'on mange à midi ?

Je suis navrante, j'en ai conscience. Je le fixe avec espoir qu'il se soit doté de la fonction « parole » en mon absence. Lui aussi fait acte de silence à mes requêtes. Je vais cuisiner ce que je trouve. Comme tous les midis et tous les soirs, je suis attablée au salon, face à mes amis de petit écran pour rompre le calme. Une boule d'angoisse me saisit. *Tu es pitoyable*. Pour chasser cette idée dévastatrice, j'ingurgite ma merveilleuse pitance (semoule/œufs durs) en quatrième vitesse. Je termine avec un chocolat chaud, un autre de mes vices. Le réconfort qu'il me procure le rend indétrônable. Je me hâte de m'agiter à récurer de fond en comble mon nid qui n'en a nul besoin. Après tous ces efforts, je me sens un peu fatiguée. Une sieste est bienvenue. À mon réveil il n'est que 17 h. Et maintenant ?

Je tourne en rond et finis par craquer. J'y songe depuis quelques semaines. J'en ai déjà discuté avec ma sœur qui m'encourage à sauter le pas. Arg, suis-je faite pour ce genre d'endroit ? Rien n'est moins sûr. Toutefois, dans ma situation, le nombre d'alternatives pour m'extraire de mon cagibi sentimental est limité.

Le soleil a disparu derrière une masse sombre de nuages. Je me prépare un autre chocolat chaud. Je me love sur mon canapé, enroulée dans ma couverture Némoto/Dory et m'empare de mon ordinateur que je cale sur mes genoux. À nous deux *Anous2* !

## *Le grand saut*

Je m'étais promis de trouver un homme à aimer pour cette nouvelle année, lors du réveillon qui date de moins de sept semaines. Je n'ai encore rien entrepris. À huit reprises, j'ai visité ce site de rencontre et j'ai refermé la page sans oser m'inscrire. En cette fin de journée, gangrenée par la solitude des week-ends hivernaux, je m'encourage : *Allez, Marlène, tu peux le faire.* J'ouvre la page internet qui affiche en lettres d'or victorieuses le logo et le slogan « *À deux, c'est mieux* ». C'est aussi ce que je crois. À condition de miser sur la bonne monture pour fonder le binôme.

Je clique sur « Créer un profil ». La gentille assistante virtuelle me demande si je suis prête à m'engager dans une relation. J'en conclus que certains ne sont ici que pour jouer, je vais tenter de les éviter. Elle pose ensuite un tas de questions sur mon apparence physique. Je remplis consciencieusement chaque requête. Il paraît qu'il est de bonne guerre de se rajeunir, de gommer quelques kilos, d'ajouter deux ou trois malheureux centimètres. Je ne sais pas tricher. L'honnêteté qui me caractérise m'empêche d'inventer une autre moi. J'espère que ma démarche sincère permettra d'attirer un homme qui me ressemble. *Ouais, ouais, crois-y, nouillasse,* commente cette fichue voix intérieure. Je ne me laisse pas démonter, je continue.

Ensuite, il faut gribouiller quelques mots pour me présenter. Que dire ? Je n'ai pas préparé de speech, je clique sur « Compléter plus tard ». Puis, elle souhaite connaître ma principale qualité. Hum... question piège. Si j'en crois mon père, j'ai essentiellement des incapacités. J'inspecte ma mémoire, à la recherche des compliments que m'adressait Nicolas. Aucun ne fait surface. Bien, voilà qui part mal. Je cherche du côté de mon boss. A-t-il parfois un mot gentil à mon égard ? Que dire ? Rigoureuse ? Honnête ? Ordonnée ? Opter pour un qualificatif qui me définisse au mieux tout en étant dans la séduction n'a rien de facile. Je fais dérouler le menu pour en choisir un parmi ceux proposés. Je m'arrête sur « Sincère ». Elle demande ensuite ma petite imperfection. Comme c'est charmant ! Dans la liste il n'existe que des défauts d'entretien d'embauche : sensible, maniaque, souvent en retard (mais pas plus de 5 minutes ! davantage, ça ferait tache). Je ne m'attarde pas sur le pseudorecensement de malfaçons de notre personnalité, je coche « maniaque ». J'espère que le message subliminal « Merci de toquer chez la voisine » sera perçu par les gros porcs qui changent de slips et de chaussettes trois fois dans la semaine et qui se douchent un jour sur deux. En été. En hiver, je pense que certains sont même en deçà de ces quotas.

Arrive le moment redouté : sélectionner une photo. Je fouille dans mon ordinateur, je n'en trouve aucune convenable. Elles datent toutes ou ne me valorisent pas. Je décide de me faire une mise en beauté et de prendre un selfie. Après un ravalement de façade simple et efficace, je revêts un chemisier dont je laisse les deux premiers boutons dégrafés et une paire de boucles d'oreilles. Puis je me lance dans une séance photo improvisée. Je tente diverses poses : moue en avant, sourire, yeux plissés, yeux grands ouverts, main qui se balade négligemment dans les cheveux, mais sous le menton. À la quarante-huitième, mes zygomatiques n'en peuvent plus,

cependant je crois que je tiens un cliché représentatif. Je télécharge la photo et me voici enfin prête pour la conquête de l'homme du restant de ma vie.

Un catalogue de profils s'ouvre devant moi. Un paradis d'hommes plus parfaits les uns que les autres. Et plus réels que ceux que j'admire parfois sur Google avant de m'endormir. À peine connectée, les notifications affluent, des pouces levés, des cœurs, des messages privés. Je fais défiler la souris pour survoler tous ces célibataires qui habitent la région toulousaine et qui n'aspirent qu'à trouver leur âme sœur. C'est incroyable ! J'ai le cœur qui bat à mille à l'heure, excitée et effrayée. J'ouvre les trois messages que j'ai reçus. Désenchantement...

Premier message : « Kikou sava ? ». Ce n'est donc pas un mythe ? Il existe vraiment des quadragénaires qui s'expriment ainsi ?

Deuxième message de Kévin, 28 ans, qui me trouve très charnelle. Hum... Que dois-je en conclure ?

Troisième message de Cacoudu31. Il pose devant une Peugeot décapotable pour sa photo de profil, chemise très largement ouverte sur le crin de son torse. Son message est sans équivoque. Il est prêt à faire la route jusqu'à Villefranche dès maintenant, pour avoir l'honneur d'être le premier à m'offrir un verre. En contrepartie, je l'héberge parce que Saint-Gaudens, c'est loin, il ne peut pas faire l'aller-retour dans la soirée !

C'est le pompon sur la Garonne. Le cacou<sup>6</sup> est disposé à donner de sa personne sans limites pour gagner à la loterie du supermarché de « « l'amour » » (avec plein de guillemets, je crois qu'il n'est pas question d'amour pour lui) ! Dépitée, je referme l'écran d'un coup sec. La recherche de mon prince charmant attendra, je dois apprivoiser ce milieu qui ne m'est pas familier. Je reste convaincue qu'une perle se cache parmi tous ces crâneurs. Pour preuve, je suis inscrite et je pense être quelqu'un de droit. Mon homologue masculin se terre quelque part dans ce site, à moi de le dénicher.

*Droite, peut-être, avec beaucoup, beaucoup, beaucoup de défauts.* Si je pouvais étrangler mon cerveau jusqu'à ce que mort s'ensuive, je le ferais. Mais ce n'est pas le cas. Ainsi, je vis avec cette voix, de plus en plus mordante, qui me ramène à mes défaillances. J'en viens à la détester, à ne plus la supporter. Pourtant, c'est *ma* voix. Celle qui se complait à creuser avec satisfaction là où ça meurtrit. Qui déverse au compte-gouttes du vinaigre sur la plaie ouverte pour amplifier le doute qui m'engloutit déjà bien assez, et me brûler jusque dans mon âme.

Dépitée, je pose l'ordinateur sur le canapé. Il est l'heure de l'apéritif. Avec Nicolas, certains samedis soirs, nous prenions un verre devant la télévision. Je n'ai guère d'occasions de partager un apéritif avec qui que ce soit, alors parfois, rarement, je renoue avec cette habitude. *Mouais, y a que les arsouilles pour boire seuls dans leur coin !* N'importe quoi franchement ! Ça m'arrive une fois tous les trente-six du mois. Ce soir, j'ai besoin d'un petit remontant. Je suis déçue des messages reçus. Je me lève, me sers un verre de Muscat, récupère le paquet de chips entamé le week-end dernier et allume la télévision. Je zappe de chaîne en chaîne et m'arrête sur les informations. Je n'ai pas pris des nouvelles du monde depuis un bout de temps. J'ai remarqué que les journalistes se complaisent à débiter tout ce qui va de travers. Cela finit par me plomber le moral. De toute façon, je n'ai pas à débattre du nucléaire ni des choix politiques

---

<sup>6</sup> Cacou : frimeur

français avec qui que ce soit. Ces sujets n'intéressent ni ma grand-mère, ni Francis, ni Karine. Quant à Zoé et Adèle, n'en parlons pas. Et je ne vais pas au cours de danse pour ça.

Au bout d'un quart d'heure à ingurgiter de mauvaises nouvelles, je capitule. Rien ne vaut un bon film. Je lance une fois de plus une comédie romantique. C'est étrange, personne n'assume d'en regarder ou d'en lire et pourtant, il existe des milliers de films et de livres sur le sujet. Je dois admettre que j'avoue rarement en public ma passion pour ce genre. Au risque de me voir cataloguée comme une décérébrée inconséquente. Ce qui est stupide. On peut rêver de l'amour sans être une idiote ! Et puis, ça me fait du bien tout cet amour, même s'il ne m'est pas destiné. C'est le seul avantage que j'aie trouvé à mon célibat. Me laisser aller à mon addiction sans entendre Nicolas râler. Le plus souvent, c'était lui qui choisissait le programme télé. Les soirs de match, il restait au salon. Comme ça ne m'intéressait pas, je pouvais visionner une sucrerie dans la chambre à coucher, entortillée sous la couette.

Quand le film est terminé, je dîne et j'en enclenche un second. Je fais le plein de douceur, de mots tendres et de caresses par transposition. Le générique de fin apparaît. Avant de me coucher, je consulte une dernière fois *Anous2*. Sait-on jamais ?

Je lis les messages reçus. Celui de KingElviss est vaguement intéressant. J'ai coché « danse » dans les loisirs pratiqués. Il attaque sous l'angle de la passion commune « Je vois que tu pratiques la danse, ça tombe bien, je suis un rocker de talent ». Il est encore connecté, je lui réponds. Nous échangeons quelques messages. J'ai l'impression de passer un test de magazine : plutôt jupe ou pantalon ? Plutôt dentelle ou coton ? Plutôt coca ou rhum coca ? Plutôt discothèque ou cinéma ? Je n'ai même pas le temps de rebondir, de développer, il enchaîne. Je le soupçonne de lire une liste et de cocher les cases au fur et à mesure de mes réponses. Au début, je trouve cela amusant. Au bout de cinq minutes, un peu moins. J'abandonne lorsqu'il pose cette fameuse question subsidiaire : plutôt Netflix ou Amazon Prime ? Je sens que la suite s'annonce ultra passionnante, je préfère lui souhaiter bonne nuit. Je peux retirer KingElviss de la liste des perles.

Dans mon lit, je fais le bilan de ma vie pour la énième fois en vingt-huit mois. Les limites de Francis en termes de débats et discussions introspectives sont vite atteintes. Peut-être devrais-je aller voir une psy ? J'y ai déjà pensé et même réfléchi. Il paraît que me faire accompagner pour surmonter le choc de la séparation me serait bénéfique. Je l'ai lu dans diverses revues féminines chez le dentiste, le gynécologue et le podologue. Je suppose que lorsqu'il y a un tel consensus, il mérite qu'on se questionne. D'autant plus que je traîne quelques autres traumatismes. Mais bof, je n'adhère pas à cette idée bien que *Marie-Claire* et *Fémina* en vantent les vertus.

Le lendemain, en revenant de la maison de retraite, je décide de rendre visite à ma mère. Ma conversation avec Karine dimanche dernier a éveillé une forme de culpabilité. J'habite tout près et je ne la vois que rarement. Je pénètre dans la cour, je lève la tête. La lumière brille à l'étage. Comme beaucoup de demeures de l'époque, il n'y a pas d'accès direct au jardin et les pièces de vie sont à l'étage. Je gagne les escaliers pour atteindre le balcon où se trouve la porte d'entrée. Je frappe, j'entends la télévision. J'attends qu'elle vienne m'ouvrir. Cela fait bien longtemps que je ne me sens plus chez moi ici, je n'ai même pas un double des clés. Elle

m'ouvre, surprise. Comme d'habitude, elle porte des bottines de jardinage. Elle a une paire pour l'intérieur, une pour l'extérieur et une pour se rendre en ville.

Quand mon père vivait encore, elle consentait quelques efforts vestimentaires pour lui être « agréable ». Plus exactement, pour s'élever au niveau de l'homme qu'il croyait représenter. Depuis son décès, elle ne cherche plus à valoriser son physique. Mes parents avaient une certaine différence d'âge. Je me suis toujours demandé si c'était l'argument qui avait poussé mon père dans les bras de ma mère. Une sorte de faire-valoir. En revanche, quel trait de personnalité de mon père avait séduit ma mère ? Son aigreur ? Sa méchanceté ? Sa promptitude à nous rabaisser ? Dilemme... Le choix est cornélien ! Quoi qu'il en soit, ils avaient un point commun indiscutable : l'amour et mes parents faisaient chambre à part.

Elle m'invite à la suivre dans le couloir pour accéder à la salle à manger où elle a installé sa machine à coudre. Elle reprend son ouvrage. La cheminée est allumée, l'odeur du bois fumé est prégnante. Entre les crépitements du feu, le bruit de la machine et celui de la télé, difficile de tenir une conversation. Je saisis la télécommande et baisse le son avant de m'asseoir face à elle. Elle reste penchée sur son activité, lorgnant par-dessus ses lunettes.

— Tu fais quoi ? demandé-je.

— Parce que ça ne se voit pas ?

Si, ça se voit, bien sûr que si. Elle coud des ourlets à un pantalon. Je cherchais juste un sujet de conversation. Je ne relève pas et poursuis.

— Je suis allée voir mamie.

— Ah !

Je me doutais que je ne ferais pas mouche. Malgré le vacarme ambiant, je n'entends que ses silences. Certains pèsent davantage que d'autres. Il existe des silences complices, joyeux, ardents, celui des amoureux qui se regardent yeux dans les yeux. Il y a les silences nécessaires, ceux de la réflexion, du ressourcement. Et il y a les silences que j'ai toujours connus chez mes parents. Réprobateurs, opposants, indifférents, une absence de mots qui réverbère autant de reproches que leurs mots crachés. Je romps ce silence maternel, mélange d'agacement et de désintérêt, pour tenter un dernier échange.

— Tu as besoin de quelque chose ?

Elle me regarde, hausse les épaules.

— Tu crois que je ne sais pas me débrouiller seule ?

Elle relance la machine. Je lâche un soupir. L'aiguille pique à grande vitesse. Je suis son mouvement rythmé par des claquements brefs et secs. Voilà pourquoi je ne viens jamais. Parce que ma mère est comme son aiguille : sèche et piquante. Elle s'en fout de moi, de nous, de sa propre mère. De ce qu'il peut nous arriver ou ne pas nous arriver. Parce que la seule chose qui nous relie, c'est un nom sur un livret de famille. Parce qu'elle n'aime personne. Même pas elle-même.

— Je crois que je vais y aller.

Elle a fini ses ourlets. Elle secoue le pantalon, remonte ses lunettes pour l'observer sous toutes les coutures. Une pile de linge est entassée sur la table, elle a encore du pain sur la planche. Elle n'a pas de temps à m'accorder. J'augmente le volume de la télévision et me lève.

— Au revoir maman.

— Oui, oui, bougonne-t-elle. Au revoir.

Je dépose une bise légère sur sa joue. Je me dirige vers la sortie. Je me retourne. Elle a replongé dans sa couture. Je l'observe un instant, de dos. Comment Marguerite, si douce, si dévouée et attentionnée a-t-elle pu enfanter de ma mère ? Le saurai-je un jour ?

Je referme délicatement la porte derrière moi, descends les escaliers à pas lents, accompagnée par les aboiements de la télévision.